



MAYLIS DE KERANGAL
JOY SORMAN
SEYVOZ



ROMAN

MAYLIS DE KERANGAL SEYVOZ JOY SORMAN



Tomi Motz, ingénieur solitaire, est mandaté par son entreprise pour contrôler les installations du barrage de Seyvoz, dont l'édification, dans les années cinquante, a entraîné la création d'un lac artificiel et englouti le village de montagne qui se trouvait là.

Pendant quatre jours, Tomi arpente la zone. Sous l'effet d'un étrange magnétisme, sa mission se voit bientôt perturbée par une série de troubles sensoriels et psychiques. Autour de lui, le réel se dérobe ; tout vacille, les lieux et les comportements, les jours comme les nuits, et peut-être jusqu'à sa propre raison.

S'aventurant aux lisières du fantastique, ce roman sonde les traces d'une catastrophe. Maylis de Kerangal et Joy Sorman y font résonner une mémoire immergée mais insistante, et affleurer les strates de temps qui se tiennent dans les plis du paysage.

Maylis de Kerangal est l'auteure, entre autres, de *Corniche Kennedy* (2008), *Naissance d'un pont* (2010, prix Médicis, prix Franz Hessel), *Réparer les vivants* (2014, Prix des étudiants France Culture-Télérama, Grand Prix du Livre RTL-Lire), *Un monde à portée de main* (2018) et *Canoës* (2021), tous parus aux éditions Verticales.

Joy Sorman publie son premier roman en 2005, *Boys, boys, boys*, lauréat du prix de Flore. Suivent notamment, chez Gallimard, *Gros œuvre* (2009), *Paris Gare du Nord* (2011), *Comme une bête* (2012), *La Peau de l'ours* (2014), puis *Sciences de la vie* (Seuil, 2017) et *À la folie* (Flammarion, 2021).

Elles sont toutes les deux membres du collectif Inculte.

WWW.INCULTE.FR

SEYVOZ

SEYVOZ

**MAYLIS DE KERANGAL
& JOY SORMAN**

éditions inculte

JOUR I

Il pense au lac de soufre du Kawah Ijen. Il se souvient de la jeep devant l'hôtel à deux heures du matin, l'air glacé de la nuit asiatique, le trajet chaotique jusqu'au pied du volcan, le café dans les timbales en fer-blanc autour du brasero, les voix fines des guides javanais, puis l'ascension, la température qui se réchauffe à mesure que le soleil se lève, les premières silhouettes qui descendent de la montagne sur les sentiers étroits, ploquant sous le poids des blocs de soufre maintenus dans des sacs à dos de fortune, l'odeur piquante et âcre des émanations de gaz, et enfin, donc, apparu au terme d'une nuit de marche, ce lac brûlant, toxique, dans lequel il ne fallait surtout pas tomber sous peine d'être dissous comme dans un bain d'acide.

Devant lui, le lac de Seyvoz est bien de ce même bleu opaque, d'une même luisance mate, et propageant cette même impression de liquide épais, stable. En surface, il remarque des auréoles plus sombres qui, c'est bizarre, ne correspondent pas au relief autour du lac mais semblent projetées depuis les profondeurs. Il plisse les yeux, tente de faire coïncider ces ombres, leurs emplacements, leurs contours, aux lignes du paysage, mais rien ne s'ajuste.

Tomi Motz a roulé depuis Paris, sept heures à vitesse constante au volant d'une Passat grise floquée Voltang sur les portières, il est seize heures et il est bien au rendez-vous. D'une main machinale, il éclate l'opercule d'une Nicorette au fond de la poche de son jean, la gobe et commence à mâcher tête renversée vers les crêtes montagneuses qui encerclent la retenue de Seyvoz. Les cimes sont blanches encore, éblouissantes, mais les flancs cérusés, austères, la roche brute, couleur d'acier frotté, maculée de plaques herbeuses à mesure que l'on descend les pentes et que s'efface le monde minéral. Tomi s'étire puis inspire à fond, cambré, les paumes plaquées sur les reins, le ventre écrasé contre le parapet de béton, il gonfle les poumons, siphonne les moindres particules atmosphériques, se frotte les mains, subitement content d'être là quand depuis Paris cette mission à Seyvoz, mordant sur le week-end, ressemblait à une punition – Million l'avait appelé la veille d'une voix assise, une voix qui avait les pieds sur un bureau et pivotait distraitemment dans son fauteuil, une voix si basse que Tomi s'était concentré pour suivre le cours de sa phrase, prenant appui sur les rares mots audibles comme on traverse le gué d'une rivière en posant le pied sur des cailloux : « Seyvoz », « maintenance des installations », « contacter Brissogne ».

Seize heures onze. L'espace est silencieux, la route qui couronne le barrage est vide, seul un épervier

de grande envergure plane au-dessus du lac, décrivant des cercles dans le ciel pur. Tomi ne connaît rien aux oiseaux de montagne, ne saurait distinguer un tétras-lyre d'un aigle royal mais commence lui aussi à tourner en rond entre le parapet du barrage et la Passat qui refroidit, troublé de ne pas voir apparaître Brissogne, lequel lui a pourtant envoyé dans la nuit un message outrant l'aridité professionnelle : rv barrage 15h, cltd CB.

Nouveau coup d'œil à sa montre, où la grande aiguille ne bouge plus. Tomi tapote le cadran, le presse contre son oreille, écoute, rien, sort son portable, seize heures seize, il espère un message de Brissogne lui signalant un problème, un retard, et par là même s'excusant, mais son téléphone ne capte rien. Tomi pivote, oriente l'appareil dans toutes les directions, agacé : la centrale électrique de Seyvoz, soit le plus important site producteur d'électricité de la nation, serait donc une poche de territoire sans couverture réseau, une zone blanche.

Combien de temps a-t-il encore attendu sur ce barrage de haute montagne, la mandibule douloureuse à force de mâcher ces saloperies de gommes qui ne remplaceraient jamais la Marlboro qu'il a tant aimé fumer ? L'épervier insiste en altitude, carroyant la surface du lac, mais l'œil de Tomi l'a délaissé depuis un moment et fixe maintenant l'autre extrémité de la route, se raccroche à ce point de fuite d'où pourrait surgir celui qu'il attend.

Ohé ! Devant lui, à quelques mètres, une Clio rouge lui parle. Tomi se demande comment cette voiture a pu jaillir du décor et se poser ainsi, sans qu'il l'entende ou la voie venir, comme si sa conscience avait connu un faux contact, et que dans ce laps, tel un ovni, l'engin se fût matérialisé. Par la vitre baissée, souriante, crinière rousse permanentée et voix de crécelle, une jeune femme se penche et le hèle, je suis venue vous dire, Brissogne, il viendra pas. Tomi se casse en deux pour se porter à sa hauteur, balbutie, je vous demande pardon ? Le moteur tourne, la fille répète plus fort : Brissogne, il viendra pas, faut pas l'attendre, c'est lui qui va vous contacter. Fossette au menton, peau mate, sourire éclatant, elle pose un coude sur la portière tout en passant la première, bye bye, ses doigts frétilent, puis elle disparaît. Tomi est séché, mais sa surprise – le caractère figé, imbécile, qu'elle donne aux visages – ne dure pas car soudain irrité, pestant contre lui-même – il aurait dû retenir la fille, et la faire parler, lui demander où était ce mec, Brissogne, et pour qui se prenait-il, ce con ? – il remonte dans sa bagnole et, laissant derrière lui le paysage qu'il a assez vu, prend en chasse la petite voiture rouge.

Il va vite, son corps oscille dans l'habitacle, tangué au gré des virages tandis qu'il double les pylônes électriques dressés telles des tours de guet, roule sans même jeter un œil aux câbles tendus d'un flanc à l'autre en travers de la vallée, formant ici un pont